

L'argousin se plaça alors en pleine lumière, afin de forcer le regard du duc à se porter encore sur son visage profondément labouré.

—C'est vrai, gronda le duc, tu ne t'es pas ménagé, toi, du moins !

Et sombre, taciturne, mâchant sa moustache, tandis qu'il marchait de long en large, irrité dans sa toute puissance, de se voir tenu en échec par un seul homme :

—Raconte-moi ce qui s'est passé, dit-il.

L'argousin fit alors le récit de son expédition, grandissant son rôle.

Mais comme l'acte d'un enfant ne peut porter ombrage aux actions d'un homme fait, même quand cet enfant, ce jeune homme, est l'étrange et impressionnant rejeton de Stewart Bolton, il raconta comment Percy avait envoyé un coup de carabine à Henri de Mercourt et l'avait gravement blessé.

—Cet enfant est déjà un homme, prononça Somerset. Il faudra que je me l'attache, il faut qu'il soit comte, afin d'avoir accès à la cour, près de moi !

L'argousin regretta alors d'avoir attiré l'attention du maître sur le jeune homme.

Et il parla de son coup de feu à lui, la balle de son pistolet qui avait amené du sang aussi.

Somerset prit une poignée d'or sur sa table et la mit dans sa main.

—Tiens, voici pour panser tes plaies. Va, dit-il ensuite, cet homme ne me bravera pas toujours. Il est seul et je suis Somerset !

L'argousin se plia en deux.

En sentant l'or dans sa main, ses yeux avaient brillé d'un éclat incisif sous son masque de sang.

Cet homme est capable de tout pour l'or.

Il sortit en rampant.

Quant à sa vengeance, il avait compris que son maître s'en chargeait.

En effet, à peine fut-il sorti que Somerset fit appeler un officier des gens d'armes de sa garde.

Un instant après, dix cavaliers quittaient le palais, sans que l'officier qui les commandait leur eût indiqué ce qu'ils allaient faire.

—Quoi ! s'était dit Somerset, j'ai fait tomber les têtes les plus hautes, j'ai refermé la porte de cachots qui sont des tombes, sur mes autres ennemis. A l'étranger même, j'ai déchaîné la mort, l'incendie et la ruine sur ceux qui osaient me braver : le château de Melrose n'est plus qu'un lieu de désolation, les pâtres s'assoient pour chanter sur les ruines de ce qui fut la tour d'Avenel ; Walter, leur orgueilleux maître, a cessé de vivre, sa famille est dispersée, son fils disparu, broyé sur quelque rocher, le trône même de cette Marie Stuart, qui avait osé prendre son parti contre moi, va sombrer sous mes coups. Et un homme, seul, sans attaches, vivant dans mon ombre, me braverait plus longtemps. Ne serais-je donc plus rien !

—Cela a trop duré. Il me le faut. J'aurai cet insensé, ce fou qui prétend s'attaquer au colosse, et par chaque goutte de son sang, par chaque râle de sa chair, il paiera, il expiera, avec usure !..

C'est alors qu'il avait fait appeler un officier de ses gardes.

Il connaissait cet homme : une brute féroce, avec les autres rampant vis-à-vis de lui.

Le soudard lui amènerait son ennemi pantelant, ou Dieu était réellement contre lui.

L'officier, le soudard, l'air mauvais, choisit seulement dix cavaliers, des têtes bestiales et fausses, les hommes des besognes ardues.

Ils étaient supérieurement montés, certains ordres du sinistre duc, confiés à de tels agents, ayant besoin d'être promptement exécutés.

—En selle ! grogna l'officier. Je vais vous donner mes ordres en route !

Sans un mot, un rire muet dans les yeux, ces soudards sautèrent sur les étriers.

Ils allaient sans doute goûter à quelque réjouissance de leur façon.

Ils gagnèrent aussitôt le faubourg de la ville, là où se trouvait la demeure de l'ancien intendant d'Avenel.

Ils en firent le tour et atteignirent la pente boisée au haut de laquelle Henri de Mercourt avait disparu aux yeux de Percy et des argousins.

La nuit était venue.

Arrivés là, deux hommes munis de torches mirent pied à terre, et tenant leurs chevaux par la bride, marchèrent en étudiant le terrain, courbés sur le sol.

Le fils de Stewart Bolton allait et venait sur la terrasse de la maison de son père.

Son front, aux veines tendues comme des cordes, avait besoin d'air froid.

Ce titre de comte, l'ambition de son père et la sienne, la sienne surtout, car, pour lui, son père n'existait pas, ce titre pour la conquête duquel il n'avait pas reculé devant la pire infamie, voici qu'il lui glissait encore entre les doigts.

Ses regards, avec une acuité venimeuse, se fixèrent dans la direction qu'avait prise le fugitif afin de déchaîner sur lui quelque vaine malédiction.

Il aperçut alors des torches, concentra son attention et, à leur flamme grandie par moments sous l'haleine du vent, distingua des hommes en armes.

Un frémissement joyeux distendit alors sa poitrine.

Le duc a envoyé des cavaliers à sa poursuite. Tout n'est pas perdu.

Peu à peu, la troupe qu'il distinguait disparut à ses yeux.

Il ne vit plus que le reflet rougeâtre des torches sur le feuillage sombre des arbres.

Bientôt le roulement lointain d'une troupe de cavaliers galopant sur une route arriva jusqu'à lui.

—Ils ont trouvé la piste, se dit-il. Le cheval que m'a volé ce Mercourt ne pourra plus le porter longtemps. Il a plus de feu que de fond. Je vais quand même être comte.

Et il continua sa route nocturne, échafaudant dans le silence de sa pensée, des rêves d'ambition implacable et froide.

Le bond formidable tenté par le cheval qui montait le gentilhomme français, et après lequel il s'était relevé blessé, ne justifiait en effet que trop sa sinistre espérance.

Certes, l'animal auquel le vicomte de Mercourt devait son salut était une bête au sang généreux et ardent, puisque jamais jusqu'à cette heure elle n'avait supporté la domination du cavalier.

Mais les jambes entaillées par sa chute, ce n'était plus aussi qu'un cheval blessé et fourbu.

A cette heure, Henri de Mercourt, le ménageant autant qu'il le pouvait, s'éloignait pourtant pour tant le plus possible de Londres, afin que, si sa propre blessure venait à le terrasser à son tour s'il venait à tomber évanoui sur le bord de la route ou au pied de quelque arbre, ainsi qu'il le craignait par moments, il ne se réveillât pas dans les cachots de son ennemi.

—L'atmosphère de Londres est pestilentielle, se disait. Il faut que je m'en éloigne.

Et attristé :

—Ma blessure m'interdit de continuer la lutte. Pourvu même qu'elle me permette d'arriver dans quelque lieu assez retiré, pour que la police de Somerset n'en soit pas informée...

Cependant, ce n'était pas sans d'amers regrets qu'il se résignait à cette retraite.

—Mon pauvre et brave Marcial, mon fidèle écuyer, que vas-tu penser de moi ? Tu vas croire peut-être que ton maître t'abandonne. Hélas ! que puis-je dans l'état où je me trouve ? A peine s'il me reste assez de forces pour me tenir sur cette selle, et ma souffrance est atroce.

Il chemina, sa tête enfiévrée posant sur sa poitrine.

—Allons, réfléchit-il, peut-être ce qui vient d'arriver est-il un bien. Somerset, n'entendant plus parler de moi, croira que j'ai renoncé à mes projets et que je suis retourné en France, ou bien que j'ai expiré au fond de quelque fosse.

—Je surgirai alors devant lui, sans qu'il ait réussi cette fois à m'en empêcher et lui demanderai compte de ses méfaits. Je châtierai aussi ces traîtres qui, par deux fois, je viens de rencontrer sur ma route : ce Norberg Robby et ce jeune homme, dont la précocité dans le vice m'épouvante. Et je délivrerai mes amis. Si je n'expire pas d'ici-là."

L'infortuné gentilhomme s'abandonnait ainsi à ses tristes réflexions, lorsqu'il tressaillit brusquement.

Il avait cru entendre un bruit lointain de galop.

Il écouta.

Et tout à coup une ardoise violente le saisit.

—Plus de doute, fit-il. C'est le galop d'une bande nombreuse. Il grandit, il se rapproche. Seront-ils déjà des cavaliers lancés à ma poursuite ?

Il retenait sa respiration, afin de se rendre compte de la direction suivie par la troupe qu'il entendait.

Il acquit bientôt la certitude qu'il ne pouvait plus conserver d'illusion...

Ceux qu'il entendait venaient de son côté.

—Ce sont peut-être des voyageurs, voulut-il penser.

Mais aussitôt, comprenant la fragilité de son espoir, il ajouta :

—Non, les voyageurs ne vont guère par telles chevauchées et, en tout cas, ils ne cheminent pas en si odieuse allure.

Il essaya alors d'activer l'allure de son cheval.

Mais il ne tarda pas à se rendre compte que c'était peine inutile.

—Allons, se dit-il, je vais continuer aussi longtemps que sera possible. Avant que ces hommes ne m'aient rejoint, j'aurai peut-être découvert quelque chemin de traverse, dans lequel je pourrai me jeter.

Son cheval harassé prit le pas.

C'est la fin qui approchait en effet d'une façon foudroyante.

La troupe de cavaliers dont il entendait le galop était composée des gardes de Somerset, que n'avaient pas montés à cheval.

Ils avançaient avec l'âpre résolution de goûter cette sombre joie qui, assure-t-on, est si présente chez certaines natures : les souffrances d'un être humain.

Ils avançaient, ils approchaient, implacables comme la destinée.